

Père Aybram,

J'ai eu il y a quelques jours le privilège d'entendre, à Lourdes, le pape Benoît XVI parler aux évêques et, dans le passage qui concerne les questions liturgiques, j'ai noté quatre expressions qui me paraissent devoir guider notre manière d'opérer dans l'Eglise.

Premièrement, il a dit que la raison qui l'avait poussé à donner ce Motu Proprio, c'était l'indispensable pacification des esprits, et je dois constater, là où je suis amené à intervenir, qu'elle est en route, et je me réjouis qu'une manifestation comme celle de cette après-midi se situe exactement dans cette ligne, et voilà pourquoi je n'ai pas hésité à répondre positivement à la demande qui m'a été faite.

Deuxième expression, c'est : « nul n'est de trop dans l'Eglise », nul n'est de trop dans l'Eglise, et, bien entendu, cette phrase s'applique à tous les baptisés, au minimum à tous les baptisés catholiques, nul n'est de trop dans l'Eglise, nous n'avons pas, nous ne sommes pas chargés, nous, du tri, nul n'est de trop dans l'Eglise, et là aussi, je pense que les rencontres telles que celles qui ont été évoquées tout à l'heure, qui viennent d'être évoquées tout de suite par le témoignage, ces rencontres-là nous permettent sans doute de nous découvrir les uns les autres, pas d'abord sur ce qui nous distingue, mais d'abord sur ce qui nous rassemble.

Et puis, la troisième expression que j'ai notée, qu'il adressait aux évêques, mais je pense, qu'il adressait aussi à tous les pasteurs de l'Eglise, il leur demande d'être des serviteurs de l'unité. Et pour ma part, si j'ai accepté la mission que m'a confiée mon évêque dans mon diocèse, c'est bien pour mettre en œuvre le souci qui était le sien, et en tous cas, ma volonté à moi, c'est bien d'être, même si ce n'est pas toujours facile, ni d'un côté ni de l'autre, serviteur de l'unité. Et je pense que sur ces trois expressions que le Saint-Père nous a données, nous avançons dans la mesure où, ni les uns ni les autres, nous n'acceptons de nous laisser entraîner sur des chemins d'errance qui nous sont proposés par des provocateurs, d'où qu'ils viennent. Nous avons, je pense, à demeurer autant qu'il est possible, modestes, sereins et espérants. Je me rappelle d'une phrase que m'a dite, il y a quelques temps, l'abbé de Fontgombault, : « Surtout, vous savez, dans ces questions, il faut savoir garder de l'humour ! ». Voilà, si j'ai un conseil à donner, c'est celui-là. On m'a demandé souvent, encore tout à l'heure au repas auquel je participais, : « Est-ce que ce n'est pas trop difficile de célébrer avec les deux missels ? », premier temps, oui, parce qu'il y a un apprentissage technique qu'il faut bien faire, mais je dois dire que de manière globale, j'y trouve plutôt un enrichissement mutuel et ensuite, je dirai pourquoi ce me semble important. Je vais donner deux exemples, du point de vue du prêtre en tous cas.

Premier exemple, c'est notre position pendant la célébration de la messe. Vous savez qu'habituellement, on dit : « oui, la messe dans la forme extraordinaire, c'est : vous êtes tournés vers le mur ». D'autres parlent du prêtre tourné vers le peuple. Le prêtre n'est ni tourné vers le mur, ni tourné vers le peuple, le prêtre, quand il célèbre la messe, est tourné vers l'autel dont toute la tradition liturgique nous dit qu'il signifie le Christ, pierre angulaire de l'Eglise. Je ne fuis pas les fidèles en leur tournant le dos, et je n'utilise pas l'autel comme une tribune par-dessus laquelle je leur parlerais. Et pour moi, non seulement cette attitude du prêtre, mais aussi les positions de contacts physiques avec l'autel, positions des mains, embrassement de l'autel, etc., tout cela m'a permis de redécouvrir ce que je savais déjà de l'autel comme pierre angulaire.

Deuxième exemple, « oui mais, avec la forme extraordinaire du rite, on n'entend rien et on ne voit rien ». Cela m'a amené à réfléchir à : qu'est-ce que nous entendons et qu'est-ce que nous voyons dans la liturgie ? De toutes façons, il faut que nous ayons bien cette conviction, comme Thomas, au matin de la Résurrection, que, ce que nous croyons n'est pas le résultat de ce que nous voyons avec les yeux de notre corps et de ce que nous entendons avec les oreilles de notre corps. Dans la liturgie, quelle qu'elle soit, de quelque manière qu'elle soit célébrée, on ne peut ni tout voir, ni tout entendre, et même, j'ose sans doute dire que nous ne voyons et que nous n'entendons jamais l'essentiel de ce qui se passe, parce que nos liturgies de la terre sont, mais ne sont que, le reflet de l'unique liturgie du Ciel. Et je prends ces deux exemples, je pourrais en prendre d'autres, j'ai renforcé la conviction que j'avais déjà avant, parce que j'avais eu l'occasion de regarder de près un certain nombre de liturgies catholiques de l'Orient, aucune forme liturgique ne saurait prétendre à elle seule épuiser le mystère que nous célébrons. Personne ne peut revendiquer telle ou telle forme comme étant l'unique, voire sans doute, la meilleure. La seule chose que je revendique, c'est que la forme liturgique que nous utilisons soit traditionnelle, au grand sens du mot. J'ai la conviction, et je souhaite que vous la partagiez avec moi, que les deux formes ordinaire et extraordinaire du rite sont bien traditionnelles, l'une et l'autre. Voilà pourquoi l'une ne doit pas prétendre exclure l'autre.

Et puis, deuxièmement, les différentes formes liturgiques que nous utilisons ont trop souvent, dans l'histoire de l'église, été l'occasion de divisions entre les chrétiens. Il est impensable que la liturgie soit instrumentalisée, pour devenir l'inverse de ce qu'elle est, c'est-à-dire comme cela a été évoqué tout à l'heure par Mgr le Vicaire Général, le lieu du rassemblement de la communauté chrétienne.

Je finis par deux soucis que je porte, celui de l'unité et celui de l'évangélisation. L'unité, elle est le don de l'Esprit, ce n'est pas nous qui la faisons. Nous avons ensemble à supplier que ce don du Seigneur soit accueilli par nous. L'Eglise n'est pas une construction humaine, c'est l'oeuvre de Dieu. L'Eglise est la maison que construit l'Esprit et la messe est précisément ce point de convergence de toute la communauté, c'est pourquoi je résonne à l'interrogation que nous donnait tout à l'heure le Père Leborgne. Et l'expérience qui a été menée à Paris et à Lourdes autour du Saint-Père, je crois, nous le manifeste bien. Nous ne pouvons mépriser l'autre. « Nul n'est de trop dans l'Eglise ».

Et enfin, deuxième souci qui me vient de la Constitution *Sacro Sanctum Concilium* du Concile Vatican II, qui traite comme vous le savez de la liturgie, et qui dit, en soulignant toute l'importance de la liturgie, « la liturgie ne constitue pas la totalité de la vie chrétienne ». Alors, notre première tâche, je ne pense pas que quand nous paraîtrons devant le Seigneur, ni nous les prêtres, ni les fidèles laïcs, Il nous dira : « Mais, dites donc, avec quel missel avez-vous célébré ? ». Je ne crois pas que ce sera la question. Mais la question, ce sera : « Qu'est-ce que vous avez fait des talents que vous avez reçus ? Qu'est-ce que vous avez fait pour aller aux carrefours d'où partent les chemins, (c'était le texte que nous lisions dimanche dernier, je crois) qu'est-ce que vous avez fait pour aller aux carrefours d'où partent les chemins, pour annoncer à tous, là où vous vivez, la bonne nouvelle du Christ ? ». Alors, le désir de l'unité, le désir premier de l'évangélisation, tout cela doit, me semble-t-il, nous conduire à célébrer plus en vérité, quelle que soit la forme du rite, l'unique mystère.